

## SŒUR ELISABETH PERREGAUX

1895 – 1992

Elle naît à Boulogne sur Seine, le 21 novembre 1895, à 2 h½ du soir, précise le registre de la Mairie. Son père, Fernand, négociant de son métier, la déclare sous les prénoms d'Yvonne, Emma, Stéphanie.

Nous ne savons rien de son enfance ni de sa jeunesse, sinon qu'elle reçut bonne instruction et bonne éducation. Elle avait son brevet et les talents de dessinatrice et de musicienne, dont elle témoignera tout au long de sa vie de communauté, sous entendent une bonne formation artistique.

Elle racontait cependant quelque chose de sa jeunesse. Lorsqu'elle devait paraître devant des invités à la maison, son père lui recommandait de s'y préparer en répétant à plusieurs reprises, de la pointe des lèvres, "Mirabelles d'Alsace, Sucres d'orge de Tours", formule magique qui devait lui faire une élégante petite bouche !

Où et comment a-t-elle rencontré les Filles de la Charité ?

Ce que nous savons de certain c'est qu'elle fait son postulat à l'hôpital de Chartres, entre au Séminaire le 17 juillet 1917 et prend l'habit en mai 1918.

C'est à Clermont-Ferrand que nous la retrouvons. Plus tard, au Caire, elle racontait à une des institutrices du collège d'Helmieh comment elle avait été envoyée un jour habiller une morte, ce qui l'avait tellement impressionnée qu'à peine lui avait-elle mis les bas qu'elle s'était enfuie de peur.

L'amour des pauvres la tenaillait déjà. Un jour, se rendant à la messe, n'avait-elle pas aperçu, débordant d'une poubelle, une couverture rouge ? "Je la prendrai à mon retour", avait-elle pensé, mais au retour la couverture n'était plus là. "J'aurais dû la ramasser tout de suite", s'était-elle reproché amèrement, désolée de n'avoir pas fait profiter un pauvre de cette aubaine.

En 1920, c'est le départ pour l'étranger, la Syrie, comme l'on disait alors. Elle aborde à Beyrouth. Envoyée à l'orphelinat St Charles, sous le nom de Soeur Joseph, elle y est chargée d'une classe. Ses anciennes élèves se rappellent sans doute, les injonctions de leur maîtresse avant la leçon d'écriture :

" Répétez toutes ensemble : Tenir le corps presque droit, éviter que la poitrine s'appuie contre la table ... ne pencher la tête ni à droite ni à gauche ... "

Et ce n'était pas tout de le dire, il fallait exécuter la consigne ! Mais il n'y avait pas que les jours de classe. Il y avait aussi les jours de promenade. Et là, notre Soeur s'en donnait à cœur joie pour inventer les couplets qui accompagnaient la route, telle la chanson célèbre du "Petit Tanaké", lors d'un mémorable départ en villégiature " Nous avons tout embarqué ... les caisses, les jarres, les sacs, les lits ; les "chamsieh", les peignes, les brosses, le chocolat et les "kaakeh", les olives, les banadouras, les oreillers, et ... le "tanaké", le petit tanaké ! ...

" le tanaké indispensable lorsque le cœur tournait et jusqu'aux lèvres montait. "

Et la chanson continue, accompagnant les promeneuses jusqu'à ce couvent de moines,

Inhabité depuis l'grand Saint Antoine,  
où les araignées circulaient,

Les mille-pattes pullulaient ... et en avant brosses et balais.

Autre succès de notre Soeur : les représentations théâtrales.

Là, elle n'a pas sa pareille pour monter les pièces, former les actrices, faire réaliser les costumes.

Dans le journal de la Maison Centrale de cette époque, on lit :

Le 16 août 1925, à 3 h ½  
Grande représentation à l'orphelinat St Charles.  
Toutes les Soeurs sont invitées.

Au programme :

"La Mère sublime ou la conversion de St Augustin"  
pièce en vers, en 5 actes.

Et, en note, le journal ajoute : Magnifique résultat !

En 1933, notre Soeur quitte St Charles pour la maison de L'Immaculée. Le trajet n'est pas long. Le temps passé n'y sera pas non plus. Juste le temps de changer de cadre, de prendre quelques habitudes et de troquer le nom de Joseph contre celui d'Elisabeth.

En 1935, elle fait voile vers l'Egypte. Elle va y jeter l'ancre pour 57 ans et, jusqu'aux trois dernières années passées à Alexandrie, elle ne quittera pas au Caire le collège d'Helmieh pour lequel elle a été envoyée. Elle va y assumer une classe primaire et de nombreuses activités dues à ses multiples talents.

Sa méthode pédagogique a parfois de quoi surprendre, tel le jour où, pour calmer une élève indisciplinée, elle lui met sans plus d'explication - la tête sous le robinet, méthode originale pour rafraîchir le cerveau et donner des idées claires.

Sortie de sa classe, elle ne chôme guère : leçons de piano, de chant, de dessin ... car elle aime la musique et en joue, aime le dessin et peint à l'aquarelle, aime la poésie et sait tourner à ravir, aussi bien une chanson de fête ou de Vœux que des couplets humoristiques. C'est encore elle qui dessine les ouvrages des élèves ... C'est aussi à elle qu'est dévolue la charge d'animer les célébrations liturgiques pour les nombreuses élèves qui remplissent alors la chapelle, lors des messes dominicales et des fêtes.

Le théâtre, bien sûr, garde toute sa faveur et à son exemple les élèves s'enthousiasment pour les jeux de la scène. Il est fréquent, lorsque l'on parle de Sr Elisabeth avec une de ses anciennes compagnes ou élèves, que survienne dans la conversation l'évocation de telle ou telle représentation particulièrement réussie et qui a laissé dans les mémoires de beaux souvenirs.

Que de pièces pourrait nous raconter l'ancien théâtre d'Helmieh, ce théâtre que Soeur Elisabeth affirmait être construit sur le lac des "Eléphants".

Infatigable, elle choisit la pièce, distribue les rôles, préside les répétitions, décide les costumes. Les armoires derrière, la scène, n'étaient-elles pas pleines encore, ces dernières années, de ces "reliques" vestimentaires, telles par exemple les tuniques de satin blanc qui habillaient les compagnes de "la Fille de Sion".

Il était amusant de se promener dans ces coulisses abandonnées où se rencontraient encore des éléments de décors des splendeurs passées, telle la cruche de la Samaritaine tristement délaissée au bord du puits.

Quand, à l'occasion du 40<sup>e</sup> jour du décès de Sr Elisabeth, le Père Rouel s'adressera à ceux qui remplissaient ce matin-là, la grande chapelle d'Helmieh, il évoquera "ces heures passées à mettre au point une séance théâtrale, les sueurs froides endurées dans la crainte d'un échec, devant un public varié et exigeant".

Mais aussitôt après avoir évoqué ces "heures de gloire", il donnera la clef de cette ardeur théâtrale "Au-delà de la pièce" - dira-t-il - "il lui fallait recueillir un fonds pour les pauvres. Quand le rideau tombait et que pleuvaient les applaudissements, Soeur Elisabeth connaissait déjà à quelles misères l'argent recueilli était destiné, car tout ce qui avait été gagné lors de la vente des billets de la séance et de la tombola, absolument tout, était destiné au service des pauvres".

Les pauvres sont le grand amour de Sr Elisabeth. Et les pauvres, ils ne sont pas à chercher bien loin. Ce sont surtout des Coptes, souvent familles d'anciens fellahs de la vallée du Nil, attirés au Caire par les soi-disant facilités de la ville.

Les femmes toujours drapées dans leur voile noir qui couvre la tête et les enveloppes tout entières, ne quittent pas la maison et leur principale occupation est de mettre au monde des enfants dont un grand nombre meurt en bas âge.

Pour ces femmes, ma Soeur Poupart avait fondé, dès les premiers temps du collège, l'œuvre "Gébré-Mikaël" ; c'est à cette œuvre que Sr Elisabeth consacre une grande partie de son temps et le meilleur de son cœur. Un après-midi par semaine, elle regroupe les femmes pour leur apprendre à coudre, tout en les instruisant de leur religion et de leurs devoirs. On leur fait confectionner des vêtements pour elles et pour leurs enfants, espérant qu'elles continueront ce travail à la maison.

Si les bébés ne quittent pas les bras ou les genoux de leur maman, les plus grands s'ébattent joyeusement dans la cour. Soeur Elisabeth s'est entourée d'aides particulièrement dévouées et tandis que Melle Suzette s'occupe des garçons, une Soeur fait le patronage aux petites filles. Les plus grandes tirent l'aiguille sous les yeux attentifs d'une autre bénévole, car la couture n'est pas le fort de Soeur Elisabeth qui déclare : "Je sais enfiler l'aiguille, c'est tout !" La journée se termine par une distribution de pain et de mortadelle aux enfants.

Mais là ne s'arrête pas le zèle de notre Soeur, car elle ne se contente pas d'aimer les pauvres ; elle les fait aimer. Au collège, elle est responsable des "Louises de Marillac" et, formées à son école, Louises et Louisettes visitent bons vieux et bonnes vieilles, apportant dans les pauvres chambres en même temps que le nécessaire, accompagné de gâteries, le rayon de soleil de leur affection.

La charité de Soeur Elisabeth est contagieuse. On ne peut citer toutes celles qui collaborent avec elle : dames de charité, anciennes élèves, bienfaitrices de tout âge et de tout rang.

Quand approchent les grandes fêtes, l'animation est à son comble. A Helmieh arrivent : sacs de riz et de sucre, pièces d'étoffe, ballots de laine. Le crochet de Soeur Elisabeth s'agite pour 'confectionner écharpes et 'chauffe-cœurs'. Une de ses fidèles coupe des métrages de tissu, taille des culottes et des 'galabias' qu'une autre pique à la machine, tandis qu'une troisième range au fur et à mesure les pièces terminées dans de profondes armoires. Il faut aussi préparer la distribution de riz et de sucre. C'est un véritable atelier de Charité. Inutile de vouloir ces Jours-là entrer dans le bureau de Soeur Elisabeth : de taille déjà exiguë, il déborde de paquets, de sacs, qui s'entassent à qui mieux mieux, le long des murs et partout où l'on pourrait espérer poser le pied. Chaque paquet : tissu, alimentation, gâteries, est préparé et attribué avec soin. Et le jour de la distribution, qui est la plus heureuse ? Soeur Elisabeth, bien sûr !

Où puise-t-elle ses ressources, car les dons reçus, bien que nombreux, sont loin de suffire ? Les représentations théâtrales en fournissaient une partie ; mais il viendra un jour où, ne pouvant plus, vu son âge, assumer cette fatigue, Soeur Elisabeth s'en ira louer aux Jésuites ou aux Frères des Ecoles chrétiennes, le film qu'elle a choisi, pour le projeter dans une de leurs grandes salles et le bénéfice intégral des séances viendra renflouer sa bourse

toujours insuffisamment pleine. Tous les moyens d'ailleurs lui sont bons et elle ne compte jamais ni avec sa fatigue ni avec son temps. Ne s'embarque-t-elle pas chaque année dans la voiture d'une autre de ses amies, pour aller quêter d'Ambassade en Ambassade à l'intention de ses chers pauvres ?

Bien reçue, elle exprime toujours sa reconnaissance. Les refus, elle les accepte avec résignation.

A l'école, vous ne la voyez jamais inoccupée : d'une main encore experte, elle dessine, peint des images, qu'elle vendra aux élèves.

Elle écrit d'innombrables lettres pour demander mais aussi pour remercier. Et chacun savait bien que le seul cadeau qui puisse lui faire plaisir était de l'argent pour gâter ses amis. C'était sa Joie mais aussi son souci. Une de ses dévouées auxiliaires rappelle un souvenir : la bourse de Soeur Elisabeth se trouvant vide, celle-ci n'avait pas pu fermer l'œil de la nuit. Au matin, une enveloppe contenant mille livres égyptiennes lui arrivait de l'Ambassade d'Italie!

Certains des pauvres qu'elle aidait étaient bien connus à Helmieh, mais aucun ne l'était certainement autant qu'Aziz, un pauvre vagabond dont on ne savait pas grand-chose sinon qu'il avait bien 70 ans et qu'il couchait, disait-il, dans la rue. Dès qu'il franchissait le portail, son arrivée était signalée : "Voilà Aziz qui vient voir Sr Elisabeth". Jamais elle ne le renvoyait sans une petite aide en argent ou en nature.

Disponible elle l'était toujours, profondément délicate elle l'était aussi. Dans un de ses billets de remerciements elle écrit : " Nous préparons la fête de nos pauvres coptes, du 7 janvier mais nous la fêtons le 4 pour leur faire plaisir d'avance."

Résumant son service des pauvres, une de ses Soeurs servantes écrit : " Soeur Elisabeth, notre doyenne, est la main qui porte la nourriture, l'argent du loyer, le secours, tout au long de la journée avec un cœur de vraie fille de Saint Vincent".

Jusqu'à la fin de sa vie, Soeur Elisabeth sera fidèle à ses pauvres et lorsque, trois ans avant sa mort, elle devra quitter le Caire, ce sont eux qu'elle confiera à la compagne qui l'aidait depuis longtemps. Une de ses dernières grandes joies, à la "Médaille" sera la visite de "ses femmes" qui, au cours d'une villégiature à Alexandrie, viendront saluer de tout leur cœur "leur" Soeur Elisabeth.

Sa charité ne s'arrêtait pas à "ses pauvres". Elle ne gardait aucun argent chez elle et remettait tout entre les mains de la Soeur Servante à laquelle elle apportait les dons reçus en précisant : ceci sera pour Gébré-Mikael, ceci pour les "Louises", ceci pour tel ou tel cas particulier et ceci pour vos pauvres, pour les nécessités qui se présenteront.

Une Soeur raconte :

" Lorsque j'avais besoin d'argent pour un cas pressant, j'allais la trouver et je lui disais : Soeur Elisabeth, vous n'avez pas envie de faire une partie de scrabble ? (C'était son jeu préféré)

- Bien sûr ... bien sûr "" était la réponse rapide.

Et tout en jouant j'exposais mon cas. Quand la partie se terminait, elle me disait : - Combien d'argent vous faut-il ? Et sur ma réponse, elle me versait la somme demandée. Je m'en allais tout heureuse, ma bourse remplie jusqu'à la prochaine occasion." Et la même Soeur d'ajouter : "Elle était ma bourse des pauvres."

Amie des pauvres, elle pratiquait elle-même une stricte pauvreté. Durant un certain temps, elle eut pour chambre une pièce sous un escalier du collège. Très mortifiée, elle se privait d'un bonbon ou d'un chocolat pour l'offrir. Inutile d'essayer de "rajeunir" son vestiaire. Pour elle tout était assez bon : habits de Soeurs défuntées, souliers usagés : pas question d'acheter du neuf ! Il était toujours possible ... d'après elle de "maintenir en vie" telle ou telle pièce de son trousseau : une reprise par ci, une couture par là ... et, vu ses capacités personnelles, une de ses compagnes était souvent mise à contribution pour ces travaux de ravaudage.

Ouvrons une parenthèse qui achèvera de situer Soeur Elisabeth dans son cadre d'Helmieh. Fidèle à ses pauvres, Soeur Elisabeth l'est aussi à ses amies. A chaque récréation, elle reçoit dans son minuscule bureau plusieurs maîtresses, ses anciennes, qui viennent déguster une tasse de café en bavardant avec elle, rendez-vous qu'elles manquaient bien rarement.

Et que dire de celles qui étaient toujours à sa disposition pour ses multiples travaux, depuis celle qui -au fil des années - était devenue "Ses yeux, sa langue et sa canne", jusqu'à n'importe quelle élève, les plus jeunes surtout, qui accouraient du fond de la cour pour la saluer, lui poser des questions ou l'aider à marcher.

Il est temps maintenant d'aborder un autre aspect si vivant de sa personnalité. Pendant son long enracinement au Caire, Soeur Elisabeth a fait la découverte de l'Egypte ancienne. On ne vit pas impunément dans le voisinage du Sphinx et des Pyramides sans contracter un virus plus ou moins virulent d'égyptologie. Entre elle et les vieux pharaons se sont noués, au fil des ans, les liens d'une admiration et d'une amitié sans faille. En marge de ses activités scolaires, parascolaires et caritatives, elle acquiert, à travers documentation archéologique, historique, artistique, visites de temples et de musées, une extraordinaire érudition qui fait d'elle le guide incontournable de groupes d'élèves, de personnalités de passage, de touristes de qualité. Qui l'entendait pour la première fois ne pouvait pas ne pas se demander d'où lui venait pareille connaissance d'un temps aussi lointain... Khéops, Néfertiti, Hatshepsout ou Ramsès II lui étaient aussi familiers que n'importe lequel de ses interlocuteurs. Elle pouvait vous citer tout de chacun, à commencer par leur date de naissance ou de décès, la dynastie à laquelle ils appartenaient et même le rang qu'ils avaient dans cette dynastie.

Les premières invitées à profiter de cette érudition sont, bien sûr, les élèves d'Helmieh pour lesquelles elle organise des voyages en Haute-Egypte, souhaitant leur communiquer son enthousiasme. Les temples de Louqsor, d'Edfou ou de Philae, la salle hypostyle de Karnak, la vallée des Rois et des Reines, le zodiaque de Dendérah, n'ont pas de secrets pour elle.

Elle ne cesse de s'extasier devant la puissance des colosses géants, le détail et le réalisme des sculptures, le pittoresque, la couleur des fresques.

C'est toute l'Egypte ancienne qui revit sous ses yeux scènes de moissons et de vendanges, chasses d'oiseaux dans les marécages plantés de roseaux et de papyrus, chars de guerre, pesée des âmes, danses et processions et, courant partout sur les murs, les colonnes, les bas-reliefs - les mystérieux hiéroglyphes.

Toute son âme d'artiste vibre devant tant de merveilles et elle s'efforce de communiquer sa flamme à ses élèves qui, à son grand mécontentement, ne se montrent pas toujours suffisamment réceptives !

Comment ne pas l'évoquer, marchant à pas rapides dans les allées bordées de sphinx ou de béliers, ses traditionnels morceaux de sucre glissés dans sa poche au départ pour ranimer au besoin son énergie défaillante sous le soleil brûlant ou le khamsin asphyxiant. Dès que l'épuisement commençait à se faire sentir, vite un morceau de sucre dans la bouche et hop ! elle repartait.

Sollicitée à plus de 90 ans par une de ses jeunes compagnes pour parler aux élèves du Secondaire des merveilles qu'elles allaient voir pendant un voyage organisé en Haute-Egypte, non seulement elle accepte mais elle y met une telle flamme que ses auditrices sont enthousiasmées. Soeur Elisabeth, la "pharaonique" était toujours bien vivante.

Après ce long parcours dans les siècles passés, reprenons la route d'Helmieh et là rentrons avec Soeur Elisabeth dans la Communauté.

Ce ne sera plus une fresque égyptienne aux couleurs vives, mais plutôt un tableau en noir et blanc. Lorsque Soeur Elisabeth arrive au Caire elle a 40 ans, c'est dire qu'elle arrive avec une personnalité riche de possibilités, mais aussi avec un caractère autoritaire aux traits fortement accusés. Très bonne au fond, d'une bonté que cache parfois son manque de possession d'elle-même, malgré son affection pour la Communauté et ses compagnes, elle ne sait pas toujours éviter les saillies d'un tempérament nerveux, les reparties à l'emporte-pièce d'un esprit vif et critique, les remarques piquantes qui la rendent parfois pénible à ses Soeurs. Assez sûre d'elle-même, elle supporte difficilement la contradiction. Lorsqu'en 1957 ma Soeur Frangeul remplacera ma Soeur Joliot à la tête de la maison, les heurts seront fréquents entre ces deux fortes personnalités. Sous l'effet d'une charité spirituelle plutôt vive de sa Soeur servante, il arrivera à Soeur Elisabeth de partir droit devant elle dans la rue où une compagne dépêchée par la Soeur servante la rejoignait pour la ramener au bercail. Mais ne faut-il pas aussi insister sur la droiture qui lui fait reconnaître ses torts ? Lorsque Soeur Frangeul quittera Helmieh, c'est Soeur Elisabeth qui tout haut fera amende honorable : " Nous ne la comprenions pas " (et dans ce "nous" elle se met au premier rang) "mais c'est elle qui avait raison."

Il faut encore constater chez Soeur Elisabeth un certain brin d'originalité qu'elle devait peut-être à son tempérament d'artiste et qui ne pouvait pas convenir à tout le monde.

A un caractère difficile vint s'ajouter la crainte de devenir aveugle. Comment n'aurait-elle pas été angoissée à la pensée de tout ce que la cécité lui enlèverait et en particulier ce qui était pour elle cause de joie : le dessin, la peinture, la lecture ...

Heureusement, deux opérations de cataracte lui permirent de garder une vue suffisante ; et armée d'une énorme loupe elle put se replonger dans sa lecture favorite, l'histoire ancienne de l'Egypte.

Jusqu'à la fin de sa vie elle luttera contre son caractère et ses efforts, ses reprises après chaque échec, sont constatés aussi bien par ses compagnes que par ses Soeurs servantes. Le proverbe certes n'a pas perdu sa véracité : "Chassez le naturel, il reviendra au galop".

Mais s'il lui échappe encore une parole mordante, un regard incisif, ses efforts ne restent pas vains et, d'année en année, les Soeurs sont témoin d'un véritable cheminement vers une indulgence et une sérénité, gagnées, pourrait-on dire, "à la pointe de l'épée", avec cela, bonne, cherchant à faire plaisir, reconnaissante de toute marque d'attention.

Soeur Elisabeth a maintenant 93 ans et si l'âge diminue peu à peu ses possibilités d'agir, elle garde la pleine possession de ses facultés intellectuelles. On la rencontre le plus souvent dans son petit bureau où elle continue à recevoir ses amis les Pauvres venant demander, qui un secours d'urgence, qui, une aide pécuniaire pour assurer la scolarité des enfants.

Dans ses papiers on a retrouvé un texte intitulé :

"Les Béatitudes d'une personne âgée".

Est-il de sa composition ou l'a-t-elle découvert au cours de ses lectures ? En tout cas, il lui convient parfaitement à cette époque de sa vie. Le voici :

Heureux vous qui comprenez que mes pieds chancellent,  
Que j'ai l'oreille dure et que je ne comprends pas toujours  
Heureux vous qui comprenez que ma vue faiblit

Et que mes pensées sont souvent confuses.  
Heureux vous qui ne dites jamais :  
C'est la deuxième fois que vous me dites cela aujourd'hui.  
Heureux vous qui comprenez ce que signifie un sourire amical  
Et la joie de quelques paroles échangées.  
Heureux vous qui comprenez combien certains souvenirs  
Sont précieux pour moi.  
Heureux vous qui comprenez ma solitude et venez me tenir compagnie.  
Heureux vous qui êtes bons pour moi et rendez heureux  
Les derniers jours de mon voyage vers l'éternité.  
Heureux êtes-vous si vous comprenez que je ne peux plus sortir  
Et partager vos plaisirs d'autrefois.  
Heureux vous qui comprenez combien je suis peinée  
De ne plus pouvoir rendre service comme jadis !

94 ans ... une longue vieillesse sans trop d'accrocs : une fatigue ... une grippe, une bronchite ... de quoi s'assurer les soins d'une compagne dévouée.

Et puis subitement, c'est la chute et la fracture du col du fémur. C'est l'arrêt de toute activité et, pour qu'elle jouisse de meilleures conditions physiques, il lui est demandé de quitter Helmieh pour la maison de la Médaille, à Alexandrie.

Ce sera la dernière épreuve, la grande épreuve ... quitter Helmieh, cela veut dire : s'arracher à 54 ans de vie. Elle part, espérant sans doute revenir un jour ...

L'immobilité lui est alors une grande cause de souffrance. Elle, si indépendante, est réduite à recourir à l'aide des autres et cette aide n'arrive pas toujours à point nommé ... il faut attendre et l'attente n'est pas dans son caractère ... Elle reconnaît pourtant avec gratitude le dévouement de sa Soeur infirmière.

Ne plus circuler qu'en chaise roulante pour aller du lit à la table, demander et accepter le plus petit service, coûtent terriblement à sa nature autoritaire.

Peu à peu elle perd la notion des choses, ne reconnaît plus ses visiteuses. Elle s'acharne pourtant, encore à lire, mais ses yeux y voient de moins en moins et souvent même sa grosse loupe ne lui permet plus de déchiffrer certains mots. Quelquefois encore elle joue une partie de scrabble avec une Soeur de Moharrem-Bey qui, connaissant sa prédilection pour ce jeu, se fait de temps en temps sa partenaire.

Puis, Soeur Elisabeth ne quitte plus le lit. L'ultime rencontre avec le Seigneur qu'elle a tant aimé et servi dans les Pauvres se fait de plus en plus proche et Soeur Elisabeth se prépare dans la paix.

Pourtant sa nature humaine ne mourra, selon le dicton - " qu'un quart d'heure après sa mort " : à peine quelques jours avant le dernier instant, une Soeur lui ayant fait une remarque qui lui déplaisait, Soeur Elisabeth, retrouva soudain toute sa virulence pour lui crier " Vous, je vous défends de venir à mon enterrement".

Le 4 février 1992 s'achève sa longue vie : elle a 97 ans.

De notre Soeur Elisabeth, nous garderons le souvenir d'une Fille de la Charité totalement donnée aux pauvres, mais aussi celui d'une compagne qui, comme certaines de nos premières Soeurs, dût lutter toute sa vie contre les

aspérités de son caractère : souvenirs qui doivent, \_ nous inciter au service et à l'amour inconditionnel de nos "Maîtres et Seigneurs" et au travail toujours remis sur le métier de la lutte contre nos défauts.

Le Père Rouel terminant son mot très fraternel pour le quarantième jour après la mort de Soeur Elisabeth imagine avec humour "sa joie de rencontrer dans le ciel, où il y a beaucoup de demeures, les anciens habitants de l'Egypte "pharaonique" mais il ajoute : "Le temple du Ciel c'est Dieu lui-même, un temple qui ne tombe pas en poussière comme ceux de Karnak ou de Louqsor" et le mot de passe pour y pénétrer-: n'est-il pas : 'Tout ce que tu as fait à l'un de ces petits c'est à moi que tu l'as fait' ? Alors, remettons avec confiance notre Soeur entre les mains du Père pour qu'il lui ouvre sa demeure éternelle de Lumière et de Paix".



